

ÉCRIRE LA RÉVOLUTION ÉGYPTIENNE DE 2011 : BILAN D'UNE PRODUCTION NAISSANTE

AHMED GALAL MOHAMED*

The Egyptian revolution of 2011 has been the subject of numerous political, sociological, religious, psychoanalytic, geographical and historical analyses. The fictional and nonfictional writings about it also deserve to be studied and make it possible to question the revolution as a productive force in literature. This contribution will return, seven years after the event, to productions belonging to contemporary Egyptian literature, to determine the links – explicit or implicit – between the writing trends in 2011 and the Arab revolutionary movements. This article will be divided into two parts: the first will show the causal relationship between writing and particular historical moments in Egypt in the 20th and 21st centuries; the second will present two works from the revolutionary circumstance in 2011. Therefore, Ayyām al-Tahrīr (2011) by Ibrāhīm ‘Abd al-Mağīd and Cairo: My City, Our Revolution (2012) by Ahdaf Soueif will be the examples of this contribution.

La mise en perspective temporelle que laisse entendre cette formule pose la question du lien que pourrait entretenir ce que les critiques ont désigné sous le nom d'*adab al-tawrah* ou parfois, plus généralement, de *kitābāt al-tawrah* avec l'Histoire. La présente réflexion tentera de dresser un état des lieux critique de ces très jeunes "écrits de la révolution". Il s'agira ici de revenir, sept ans après l'événement, sur des productions appartenant à la littérature égyptienne contemporaine pour déterminer les liens, explicites ou implicites, entre les tendances de l'écriture dès 2011 et les mouvements révolutionnaires arabes. En effet, le cas égyptien a fait l'objet de nombreuses analyses d'ordre politique, sociologique, religieux, psychanalytique, géographique et historique. Les écrits fictionnelles et non-fictionnelles à son sujet méritent eux aussi d'être étudiés et permettent de s'interroger sur la révolution comme force productrice en littérature¹.

Nous nous intéressons depuis 2011 à la manière dont ce moment de trouble politique est archivé dans les différents genres d'écriture. Cette production évoque les moments émotionnels des dix-huit jours de révolte (solidarité entre manifestants, mélange de classes sociales, unité citoyenne entre coptes et musulmans, départ de Moubarak). Elle analyse aussi les malaises

* INALCO, Paris; CERMOM (Centre de recherches Moyen-Orient et Méditerranée).

¹ Voir, à titre d'exemple, Sobhi Boustani-Rasheed El-Enany-Walid Hamarneh (éd.), *La littérature arabe à l'heure du Printemps arabe*, Karthala, Paris 2016.

d'avant et d'après la révolution (contestations syndicales, conflits de pouvoir entre les forces politiques, chômage, insécurité, effondrement économique).

Les écrits sur la révolution forment-ils une rupture ou une continuité avec les tendances littéraires de la dernière décennie ? Notre étude se divisera en deux parties : la première reviendra sur le rapport de causalité entre l'écriture et les moments historiques particuliers en Égypte aux XXe et XXIe siècles; la deuxième présentera deux œuvres issues de l'épisode révolutionnaire survenu en 2011. Ainsi, *Ayyām al-Taḥrīr* (Les jours de *Taḥrīr*, 2011) d'Ibrāhīm 'Abd al-Mağīd et *Cairo : My City, Our Revolution* (2012) d'Ahdaf Soueif (Ahdāf Suwayf) seront le noyau de ce travail.

1. *L'écriture dans l'air du temps : joindre la littérature à l'événement*

En Égypte, les écrivains n'ont pas cessé de mettre en texte les manifestations, les soulèvements contre le pouvoir en place, qu'il soit colonial ou national. Tawfīq al-Ḥakīm prend la plume pour revenir sur la révolution de 1919 dans *'Awdat al-rūḥ*² écrit en 1927 et publié en 1933. Les différents personnages se joignent aux manifestants, exigeant le retour de Sa'd Zağlūl et de ses compagnons d'exil. *Bayna al-Qaṣrayn*³ de Nağīb Maḥfūz est l'œuvre la plus célèbre qui évoque la révolution de 1919. Écrit dans les années 1940 et publié en 1956, ce roman est le premier volet de la fameuse trilogie de Maḥfūz. Il décrit à plusieurs reprises les manifestations anti-britanniques ayant éclaté au Caire, et le texte dépeint le sifflement des balles, les mouvements de la foule qui se réfugie où elle peut⁴.

Après l'installation d'un régime républicain à la suite du coup d'État militaire de 1952, fortement soutenu par la population, cet événement fut l'objet de plusieurs œuvres littéraires. Yūsuf al-Sibā'ī fait, en 1955, l'éloge de ce mouvement dans *Rudda qalbī* (Rends-moi mon cœur)⁵, un roman qui critique la féodalité et l'injustice sous la monarchie égyptienne, décrit l'action des jeunes officiers qui ont renversé "pacifiquement" Fārūq I, roi d'Égypte. Précisons que quelques années plus tard les auteurs commencent à critiquer la révolution de

² Tawfīq al-Ḥakīm, *'Awdat al-rūḥ*, Maktabat al-Ādāb, al-Qāhirah 1987. Edition française : Tawfīq Hakīm, *L'âme retrouvée : roman du réveil de l'Égypte*, adaptation française par Morik Brin, d'après une traduction de l'arabe par Ahmed Khédry, Fasquelle, Paris 1937.

³ Nağīb Maḥfūz, *Bayna al-Qaṣrayn*, Dār al-Šurūq, al-Qāhirah 2006. Edition française : Naguib Mahfouz, *Impasse des deux palais*, traduit de l'arabe (Égypte) par Ph. Vigreux, J.-C. Lattès, collection Lettres arabes, Paris 1992.

⁴ X. Luffin, *Printemps arabe et littérature : de la réalité à la fiction, de la fiction à la réalité*, Académie royale de Belgique, collection Académie en poche, Bruxelles 2013, p. 30.

⁵ Yūsuf al-Sibā'ī, *Rudda qalbī*, Lağnat al-Našr li 'l-Ġāmi'īn, al-Qāhirah 1955.

1952 et ses conséquences. Des romans comme *Tartarah fawqa al-Nīl* (1966)⁶ et *al-Karnak* (1971)⁷ de Nağīb Maḥfūz montrent la dégénérescence du mouvement des Officiers libres de 1952 en incitant le lecteur à se mobiliser pour le réorienter vers ses objectifs initiaux. Dans une époque plus récente, les manifestations étudiantes de janvier 1977, surnommées les « émeutes du pain », apparaissent dans *Mālik al-ḥazīn* (1983)⁸ d'Ibrāhīm Aşlān. Il s'agit des sursauts de révolte populaire qui éclatèrent en Égypte, suite aux programmes d'austérité. Dans ce roman écrit entre 1972 et 1981, les manifestations interviennent peu avant le milieu du livre, qui décrit également l'intervention de la police, puis de l'armée qui veut se débarrasser violemment des manifestants.

Le caractère exceptionnel de la situation survenue en 2011 est particulièrement lié à l'émergence de cette littérature dans un contexte "révolutionnaire" inédit où les mots (slogans, pancartes, chants révolutionnaires, qualificatifs divers, etc.) révèlent l'identité de chaque bord, du peuple révolté ou du régime et de ses partisans. Le poète et critique marocain Muḥammad Bannīs propose, dans son article *Tawrat al-kalimāt*⁹, de remplacer toutes les appellations dédiées à la vague récente des révolutions comme « la révolution arabe », « le Printemps arabe » ou « la révolution de Facebook » par la « révolution des mots »¹⁰. La particularité de la révolution égyptienne, faisant partie du « Printemps arabe » réside, pour Muḥammad Bannīs, dans sa spontanéité, non seulement par son déroulement, mais surtout par son discours. La poésie, le chant, l'expression étaient davantage présents pour « verbaliser » les exigences des manifestants égyptiens. Ces « discours créatifs » encourageaient les « révolutionnaires » à résister aux affrontements avec les forces de l'ordre¹¹. Mais plus important : ces modes inhabituels d'expression étaient refoulés sous le régime Moubarak depuis 1981. En outre, ils rompaient avec le discours obsolète de l'opposition politique, qu'elle soit libérale ou islamiste. Deux courants qui étaient restés, la plupart du temps, enfer-

⁶ Nağīb Maḥfūz, *Tartarah fawqa al-Nīl*, Dār al-Şurūq, al-Qāhirah 2006. Edition française : Naguib Mahfouz, *Dérives sur le Nil*, traduit de l'arabe (Égypte) par F. Douvier Meyer, Denoël, collection Alif, Paris 1989.

⁷ Nağīb Maḥfūz, *al-Karnak*, Dār al-Şurūq, al-Qāhirah 2006. Edition française : Naguib Mahfouz, *Karnak café*, traduit de l'arabe (Égypte) par F. Meyer, Actes Sud, collection Mondes arabes, Arles 2010.

⁸ Ibrāhīm Aşlān, *Mālik al-ḥazīn*, Dār al-Şurūq, al-Qāhirah 2005. Edition française : Ibrahim Aslan, *Kit-kat café*, traduit de l'arabe (Égypte) par A. Tadié, Actes Sud, collection Mondes arabes, Arles 2004.

⁹ Muḥammad Bannīs, *Tawrat al-kalimāt*, dans "Mağallat al-dirāsāt al-filasṭīniyyah" [En ligne], 88 (automne 2011), pp. 56-62, consulté le 17 décembre 2013, <http://www.palestine-studies.org/sites/default/files/mdf-articles/11110.pdg>.

¹⁰ *Ibid.*, p. 56.

¹¹ *Ibid.*, p. 58 sqq.

més dans un vocabulaire fade de dénonciation. Une faiblesse discursive qui demeurerait inaudible auprès de la population à la veille du 25 janvier 2011.

À cela s'ajoute une autre particularité d'écriture sur la révolution égyptienne de 2011 : des livres composés à chaud, publiés très vite après la chute de Moubarak. Les deux œuvres, prises comme exemples dans le présent article, sont parues en 2011 et en 2012 et relèvent d'une forme littéraire manifestement hybride. Nous y trouvons aussi bien une écriture à caractère autobiographique qu'un aspect romanesque non négligeable. Il semble difficile pour tout écrivain de saisir un événement en cours dont les contours sont mal définis, les conséquences encore imprévisibles et dont l'analyse nécessiterait un temps de réflexion, de maturité pour écrire de la meilleure façon¹². Pourtant, certains auteurs égyptiens et arabes ont pris la plume pour s'attarder sur ces révolutions successives. Le cas de l'écriture précipitée en Égypte fut plus flagrant. À titre d'exemple, *Ayyām al-Taḥrīr* d'Ibrāhīm 'Abd al-Maḡīd sorti quatre mois après le départ de Moubarak. Une sorte de course ou de compétition entre les auteurs a marqué cette très jeune "littérature de la révolution". Un marché florissant qui était soutenu, certes, par le contexte socio-politique post-révolte, mais aussi par l'intérêt commercial de ces œuvres.

al-Hay'ah al-'Ammah li-Quṣūr al-Ṭaqāfah (L'Organisation générale des palais de la culture) bâtit une nouvelle collection *Ibdā'āt al-ṭawrah* (Les créations de la révolution)¹³ destinée à publier toute la littérature égyptienne qui portera sur l'événement¹⁴. Ainsi, sortir des nouvelles éditions et vendre plus d'exemplaires reste un objectif non négligeable de certains, voire de beaucoup d'acteurs du milieu intellectuel. al-Dār al-Miṣriyyah al-Lubnāniyyah consacre une rubrique entière sur son site Internet au rapport qui relie désormais le monde de l'édition aux mouvements révolutionnaires contemporains. Elle s'intitule « Dūr al-naṣr wa 'l-ṭawrāt al-'arabiyyah : al-mustaqbal al-ṭaqāfi » (Les maisons d'édition et les révolutions arabes : perspective culturelle)¹⁵. Cette rubrique met en lumière le lien entre éditions et révolutions – lien essentiel, même si le hasard y a joué son rôle. En effet, l'annulation de la Foire Internationale du Livre, prévue au Caire dès le 29 janvier 2011, entraîna le soutien des éditeurs égyptiens à la révolution, en dépit de leurs dommages financiers. Car, ils y ont vu « le fruit des œuvres, parues chez leurs maisons d'édi-

¹² X. Luffin, *Printemps arabe et littérature : de la réalité à la fiction, de la fiction à la réalité*, cit., p. 114.

¹³ Les deux romans les plus importants publiés dans cette collection sont : *Bāb al-'Azīziyyah* (La porte d'Azīziyya, 2011) de Muḥammad Ġibrīl et *Mā tabaqqā min bidāyāt ba 'īdah* (Ce qui reste des débuts lointains, 2012) de Muḥsin Yūnis.

¹⁴ Ḥusām Fārūq, *al-Ṭawrah al-miṣriyyah taḡtāḥ al-funūn: al-ṣi'r raḡīquhā al-ḥamīm wa 'l-bāqī taḡārīb matrūkah li-ḥukm al-tārīḥ*, dans "al-Šarq al-Awṣaṭ" [En ligne], 12367, mis en ligne le 7 octobre 2012, consulté le 30 décembre 2014, <http://www.aawsat.com/details.asp?section=19&article=698700&issueno=12367#.UY6wSErtnRw>.

¹⁵ Voir la page en arabe <http://almasriah.com/>.

tion, et dont les auteurs avaient préparé le terrain à ces révolutions pendant les années précédentes »¹⁶. L'effectif important d'intellectuels et d'écrivains dont al-Dār dispose, et leurs publications potentiellement influentes, constituent la « perspective culturelle »¹⁷. Mettre ses moyens au service de l'événement semble confirmer le rôle de l'écriture dans l'accomplissement des objectifs affichés des « révolutionnaires ». Un ralliement quasi immédiat de la littérature à la révolution, qui contraste avec l'indétermination des romanciers égyptiens d'autrefois. Tawfiq al-Ḥakīm attendit huit ans avant d'écrire sur la révolution de 1919. Son compatriote Nağīb Maḥfūz écrivit sur le même événement plus de deux décennies plus tard. Nous pouvons donc nous demander pourquoi une telle précipitation chez les écrivains égyptiens à publier leur « littérature de la révolution » ? Impuissants à *faire* la révolution, s'engagent-ils à l'*écrire* ?

« Nous ne pouvons pas dire que les écrivains étaient absents dans le déclenchement de la révolution. L'écrivain n'est pas seulement un simple observateur des événements. Mais il y est un participant, voire un créateur »¹⁸: Ṣalāḥ Mu'āfī¹⁹ tente d'esquisser une réponse à la question. Mu'āfī précise que beaucoup d'auteurs ont souhaité, dans leur production, un soulèvement populaire « [...] de nombreux écrivains ont participé à la genèse de la révolution à travers leurs idées et leurs œuvres créatives de longues années avant son déclenchement effectif. Ils l'ont prévenue, certains même ont appelé à sa réalisation après que la situation s'est aggravée en Égypte »²⁰.

Il convient tout d'abord de souligner que quelques romans ont été considérés comme annonciateurs du mouvement révolutionnaire qui a secoué l'Égypte en 2011. Cette tendance d'écriture visionnaire a commencé bien avant 2011. Les dernières années qui avaient précédé la révolution égyptienne de 2011 ont vu le retour des romans soulignant la nécessité du renversement du régime politique. Selon 'Imād 'Abd al-Laṭīf²¹, ce retour, introduit dans le champ littéraire par « la vague des romans qui évoquaient la vie des marginaux dans les bidonvilles et qui [les romans] décrivaient la réalité que l'Égypte vivait, avait poussé au changement »²². Dans son célèbre roman *'Imārat Ya'qūbiyān* (2002)²³, 'Alā' al-Aswānī oppose les catégories sociales marginales qui sont au cœur de l'in-

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Ḥusām Fārūq, *al-Tawrah al-miṣriyyah tağtāḥ al-funūn: al-ši'r rafīqihā al-ḥamīm wa 'l-bāqī tağārib matrūkah li-hukm al-tārīḥ*, cit.

¹⁹ Né en 1959, c'est un écrivain et critique égyptien. Il est aussi membre de la Fédération des Écrivains d'Égypte. Il anime également des émissions culturelles radio-phoniques à la chaîne *Ṣawt al-'arab* (La voix des Arabes).

²⁰ Ḥusām Fārūq, *al-Tawrah al-miṣriyyah tağtāḥ al-funūn: al-ši'r rafīqihā al-ḥamīm wa 'l-bāqī tağārib matrūkah li-hukm al-tārīḥ*, cit.

²¹ Enseignant de rhétorique et d'analyse de discours à l'Université du Caire où il a obtenu son doctorat. Il a donné des séminaires et des conférences dans de nombreuses universités égyptiennes, marocaines, norvégiennes, anglaises et belges.

trigue aux riches aristocrates issus de l'époque monarchique. Ṭāhā al-Šādīlī, fils de concierge, est empêché de s'inscrire à l'Académie de police à cause du travail de son père. Ayant basculé petit à petit dans l'islamisme, il est arrêté et torturé. Le personnage sort de sa détention encore plus radicalisé et commet un attentat. Buṭaynah, jeune fille pauvre qui habite sur le toit de l'immeuble, cède aux avances sexuelles de son employeur en échange de quelques sous supplémentaires. 'Abd Rabbu, simple soldat des forces de l'ordre, tente de tuer Ḥātim Rašīd, journaliste homosexuel, l'accusant de profiter de sa condition misérable pour le séduire dans une relation intime.

Or, la tendance s'amplifie et la décennie 2000/2010 voit la publication d'une multitude de romans et d'œuvres incitatrices au changement. De manière générale, pendant les quelques années, voire les quelques mois qui ont précédé la révolution de 2011, ont paru quelques nouvelles et romans égyptiens décrivant des scènes de soulèvement étrangement semblables à celles de l'événement réel²⁴. Ces œuvres parlent de la nécessité de se débarrasser des trois piliers de la corruption dans le pays : le président, l'appareil sécuritaire et le Parti National Démocrate au pouvoir. Dans *Šikāgū* (2007)²⁵, un des personnages d'Alā' al-Aswānī demande clairement au président de renoncer à son poste, de ne pas céder le pouvoir à son fils et d'établir une "vraie" élection présidentielle sous une surveillance internationale. Dans sa nouvelle intitulée *Fī 'ttiġāh al-sarāyā* (En direction du palais), Muḥammad Ġibrīl met en scène une manifestation qui commence au centre-ville du Caire avant de se diriger vers le palais présidentiel pour exprimer sa colère. Quant au dispositif sécuritaire du régime, dans son roman *Šamāwis* (Chamaawes, 2007)²⁶, Ašraf Abū 'l-Yazīd résume le malaise égyptien face à l'injustice de sa police. Les différents personnages se font humilier, surveiller, torturer et soumettre au chantage par les officiers de la Sûreté de l'État. À la fin du roman, les habitants de la cité attaquent et incendient les commissariats de police.

Quant aux membres du parti au pouvoir, ils sont aussi présents dans ces œuvres annonciatrices. Le roman *Hiltūn* (Hilton, 2010)²⁷ de Sāmī Kamāl al-Dīn présente les responsables politiques en tant que groupes corrompus

²² Ḥusām Fārūq, *al-Ṭawrah al-mišriyyah taġtāh al-funūn: al-ši'r raḥīqahā al-ḥamīm wa 'l-bāqī taġārib matrūkah li-ḥukm al-tārīḥ*, cit.

²³ 'Alā' al-Aswānī, *Imārat Ya 'qūbiyān*, Maktabat Madbulī, al-Qāhirah 2002. Edition française : Alaa El Aswany, *L'immeuble Yacoubian*, traduit de l'arabe (Égypte) par G. Gauthier, Actes Sud, collection Bleu, Arles 2006.

²⁴ X. Luffin, *Printemps arabe et littérature : de la réalité à la fiction, de la fiction à la réalité*, cit., p. 43.

²⁵ 'Alā' al-Aswānī, *Šikāgū*, Dār al-Šurūq, al-Qāhirah 2007. Edition française : Alaa El Aswany, *Chicago*, traduit de l'arabe (Égypte) par G. Gauthier, Actes Sud, collection Bleu, Arles 2007.

²⁶ Ašraf Abū 'l-Yazīd, *Šamāwis*, Dār al-'Ayn li 'l-Našr, al-Qāhirah 2007.

²⁷ Sāmī Kamāl al-Dīn, *Hiltūn*, Mu'assasat Šams li 'l-Našr wa 'l-Tawzī', al-Qāhirah 2010.

d'hommes d'affaires. Nous y voyons une allusion claire, dans la description physique et le parcours des personnages, à quelques piliers du régime Moubarak. Ce roman se clôt avec un grand incendie touchant le siège principal du parti au pouvoir situé au centre-ville. Les fumées s'élevant du bâtiment annoncent le début d'un soulèvement populaire. La corruption de la classe politique, antérieure à la révolte de 2011, demeure un thème majeur dans la littérature de cette période. Ḥāmid Abū Aḥmad décrit, au cours d'*al-Šihāb* (La comète, 2010), « témoignage romanesque »²⁸ achevé un mois avant la révolution, la falsification des législatives par les hommes du régime pour favoriser leurs candidats. Un acte provocateur qui conduit, une fois de plus, aux manifestations massives dans les rues du pays.

Le roman *Yūtūbiyā* (2008)²⁹ d'Aḥmad Ḥālid Tawfīq a été considéré *a posteriori* comme annonciateur de la révolution. Il tire déjà la sonnette d'alarme sur les inégalités croissantes entre les Égyptiens dans un monde imaginaire où la rupture sociale entre les classes s'est traduite par une séparation géographique. L'action se déroule en 2023 et les riches ont créé leur propre monde dans lequel le confort et la prospérité sont à la portée de tous. Nommé Utopia, ce territoire fermé est sécurisé grâce aux services des marines américains. En revanche, le reste du pays s'est transformé en un immense bidonville dans lequel la population misérable s'entre-tue pour survivre. La révolte de ces derniers, appelés les « Autres », clôt le roman. Ils attaquent la citée protégée et s'en prennent à ses habitants. À la différence de la révolution du 25 janvier, l'insurrection « relève davantage de la critique sociale que de la critique strictement politique. Ceux qui sont remis en cause ici, ce sont les élites occidentalisées, qui par égoïsme ont vendu leur pays et ont laissé s'appauvrir la majorité de la population »³⁰.

Les avis des critiques restent très partagés quant à la littérature produite au lendemain de la révolution contemporaine. Certains qualifient ces écrivains de « résistants de la dernière heure »³¹ en les accusant d'être incapables d'affron-

²⁸ Sous-titre de l'œuvre.

²⁹ Aḥmad Ḥālid Tawfīq, *Yūtūbiyā*, Dār Mīrīt, al-Qāhirah 2008. Edition française : Ahmed Khaled Towfik, *Utopia*, traduit de l'arabe (Égypte) par R. Jacquemond, Ombres noires, Paris 2013.

³⁰ Delphine Pagès-El Karoui, *Utopia ou l'anti-Tahrir : le pire des mondes dans le roman de A. K. Towfik*, dans "EchoGéo" [En ligne], 25 (2013), pp. 1-7, mis en ligne le 10 octobre 2013, consulté le 19 mai 2014, <https://echogeo.revues.org/13512>.

³¹ Terme utilisé par Niklas Bender dans son article *The comfortable way to take part in a revolution*. Il y qualifie ainsi Tahar Ben Jelloun, mais vise peut-être aussi de nombreux écrivains égyptiens qui n'ont rejoint le mouvement ou en ont parlé que quelques heures avant le départ de Moubarak, voire après celui-ci. Voir N. Bender, *The comfortable way to take part in a revolution*, in "Qantara.de" [En ligne], mis en ligne le 29 avril 2011, consulté le 22 mai 2013, <http://en.qantara.de/content/tahar-ben-jelloun-the-arab-spring-the-comfortable-way-to-take-part-in-a-revolution>.

ter directement le régime politique et de tourner leur veste une fois le mouvement réussi. Le critique littéraire Ḥusām ‘Aql considère que seule la participation effective aux manifestations donne le droit à un romancier de traiter de la révolte³². Mais cette exigence est aussi discutable qu’il est difficile de vérifier la réalité de la participation. En tout cas, les deux auteurs évoqués plus haut ont cette légitimité. Ša‘bān Yūsuf³³ et ‘Imād ‘Abd al-Laṭīf ne partagent pas les accusations d’opportunisme et observent que les intellectuels et les auteurs n’étaient guère absents de la place Taḥrīr ?³⁴ Ils soulignent qu’un certain nombre d’écrivains ont participé aux manifestations et que leurs créations, notamment poétiques, avaient inspiré les slogans des “révolutionnaires”.

En effet, Ibrāhīm ‘Abd al-Mağīd et Ahdaf Soueif ont rejoint les rangs des manifestants, mais avec une action de durée inégale. Ils ont spontanément pris la plume pour témoigner, décrire ou s’exprimer sur leur expérience révolutionnaire inédite. Sortir un recueil de témoignages, une autobiographie ou bien un roman sur la révolution de 2011 a comporté sans doute un certain risque dû au manque de résultats confirmés de ce mouvement populaire. Même si la qualité de ces livres est loin de faire l’unanimité, notamment en raison d’absence du recul nécessaire afin de mieux les apprécier, nous pouvons déjà voir que chacun de ces auteurs a choisi un angle d’attaque différent. Ibrāhīm ‘Abd al-Mağīd et Ahdaf Soueif intègrent leur engagement de longue date dans le mouvement de 2011. Écrire en arabe pour le premier et en anglais pour la deuxième implique des choix de vocabulaire différents pour chacun des deux publics auxquels ils s’adressent.

Nous pouvons avancer, au moins à titre d’hypothèse, qu’une telle précipitation d’écrire sur la révolution de 2011 est due à certains traits de l’époque même de l’événement. À la différence du temps de Tawfīq al-Ḥakīm ou de Nağīb Maḥfūz, l’accélération fulgurante des technologies et des moyens de communication, largement utilisés durant le mouvement, a considérablement changé la donne. Le développement d’Internet a effacé la distance entre le fait, sa perception et sa diffusion que ce soit oralement ou par écrit. De même, la littérature égyptienne au sujet de la révolution se présente moins comme un reflet qu’une partie de celle-ci.

2. Ce que la littérature propose à la révolution

Considérer et constituer les écrits de la révolution en un ensemble cohérent revient à observer un courant, c’est-à-dire une tendance d’écriture jusque-là peu étudiée qui se compose de textes littéraires unifiés par des dis-

³² Ḥusām Fārūq, *al-Tawrah al-miṣriyyah tağtāḥ al-funūn: al-ši‘r raḥīqahā al-ḥamīm wa ‘l-bāqī tağārib matrūkah li-ḥukm al-tārīḥ*, cit.

³³ Poète et critique littéraire égyptien (1954).

³⁴ Ḥusām Fārūq, *al-Tawrah al-miṣriyyah tağtāḥ al-funūn: al-ši‘r raḥīqahā al-ḥamīm wa ‘l-bāqī tağārib matrūkah li-ḥukm al-tārīḥ*, cit.

tinctions. La notion de génération, empruntée au romancier égyptien Ḥayrī Šalabī³⁵, paraît, dans le cadre de cette étude, à la fois plus étendue et plus appropriée que celle de genre littéraire. Il souligne qu’une littérature de la révolution a été réalisée principalement par des jeunes écrivains qui ont vécu les événements et y ont participé activement, pendant que les “grands écrivains” (*al-kuttāb al-kibār*) se sont contentés de l’observation d’un événement qui les dépassait³⁶. C’est la deuxième signification de l’adjectif *kabīr* (vieux) que l’on entend ici plutôt que le sens de grand/important. Alors que la notion de genre littéraire relève du pur choix de l’auteur qui opte pour inscrire son œuvre dans tel ou tel système de conventions, l’approche générationnelle permet d’éclairer le regard que porte chacun des écrivains issus de l’une ou l’autre des deux générations, la jeune et l’ancienne.

Il s’agit donc de se référer à l’idée de Ḥayrī Šalabī tout en proposant une réflexion dont la logique va à l’inverse de la sienne. Le romancier adopte en effet une perspective historique de la littérature contemporaine dont il n’a pas pu voir les prolongements à cause de sa disparition en septembre 2011. Dans cette optique, la révolution, en tant que fait, préexiste au processus de l’écriture : l’auteur insère dans la narration les scènes regardées dans les médias ou entendues par autrui sans qu’il y ait une approche personnelle du récit révolutionnaire. Ici, au contraire, les textes étudiés puisent leur histoire et leurs détails dans l’expérience individuelle des auteurs. Ibrāhīm ‘Abd al-Mağīd et Ahdaf Soueif appartiennent à la catégorie précitée de “grands écrivains” et ils évoquent ce moment inédit dans leurs œuvres, *a posteriori*. D’autre part, des auteurs comme Hišām al-Ḥišin³⁷ et Wā’il Ġunīm³⁸, qui ne manifestent aucune prétention littéraire, font partie de la figure puissante de *šabāb al-ṭawrah* (les jeunes de la révolution) que Ḥayrī Šalabī désigne dans ses propos. Ces “jeunes auteurs” ne suivent pas une démarche historique qui consiste à écrire à distance sur des événements. Mais ils se mêlent, par leurs écrits, à la révolution.

³⁵ Écrivain et romancier égyptien (1938-2011).

³⁶ Ḥamdī Rizq, *al-Kitābāt al-ṭāli‘ah min tağribat midān al-Taḥrīr: man yaktub riwāyat al-ṭawrah fī Miṣr al-ān ?*, dans “al-Mustaqbal” [En ligne], 4658, mis en ligne le 12 mai 2013, consulté le 24 septembre 2013, <http://www.almustaqbal.com/storiesv4.aspx?storyid=570567>.

³⁷ Né en 1963 au Caire, Hišām al-Ḥišin est l’auteur du roman *Sab’at ayyām fī ‘l-Taḥrīr* (Sept jours à *Taḥrīr*, 2011) paru chez al-Dār al-Miṣriyyah al-Lubnāniyyah. Voir Ahmed Galal, *Le langage du Printemps arabe : essai sur Sab’at ayyām fī al-Taḥrīr (2011) de l’Égyptien Hisham al-Khishin*, dans E. Chiti-T. Fili-Tullon-B. Valfort (dir.), *Écrire l’inattendu : les « Printemps arabes » entre fictions et histoire*, L’Harmattan, collection Academia, Paris 2015, pp. 205-225.

³⁸ Né en 1980 au Caire, il est un cyberdissident égyptien devenu figure de proue de la révolution de 2011. L’autobiographie *al-Ṭawrah 2.0* (La révolution 2.0, 2012) paru chez Dār al-Šurūq, retrace son parcours de l’anonymat de Facebook à l’avant-garde révolutionnaire.

Quant à l'approche de notre recherche, il s'agit moins d'une démarche historique de la littérature que d'une proposition d'analyse et d'interprétation visant à présenter le corpus et à le situer dans le paysage littéraire actuel.

La cohérence de la présentation qui suit ne tient pas seulement à un critère d'appartenance (elle n'aborde pas les œuvres selon la répartition jeunes écrivains *par opposition* à écrivains âgés), mais suit une logique de généralité littéraire. Les deux formes étudiées, témoignage et fiction, relèvent de la même initiative de décrire la révolution de 2011. *Ayyām al-Taḥrīr* et *Cairo : My City, Our Revolution* se donnent comme le résultat d'un projet d'écriture essentiellement personnel.

Nous en introduisons ici un certain nombre d'indices qui sont lisibles soit dans le texte lui-même ou dans le prétexte. Par ailleurs, la présentation dont il est question converge vers la production d'un premier effet de lecture. Il tend à définir ces œuvres comme le fruit de trois ensembles de techniques. Les écrits de la révolution peuvent en effet se penser en trois temps, qui se manifestent dans un ordre chronologique : un temps pour éprouver le moment révolutionnaire, un temps pour agencer le matériau récolté, un temps pour mettre en texte celui-ci. À chacun de ces trois stades correspond un ensemble de procédés : procédé d'immersion pour le premier, procédé de re-composition pour le deuxième, procédé de production pour le troisième. L'analyse et le développement de ces trois éléments serait un travail tout à fait intéressant mais qui dépassera probablement le terme de ces pages.

2.1 *Ayyām al-Taḥrīr (2011) d'Ibrāhīm 'Abd al-Maḡīd : l'écriture conjugée avec l'action*

Parue en juin 2011, l'œuvre a été écrite pendant les quatre mois qui ont suivi le départ de Moubarak. Elle s'organise en douze chapitres qui s'intitulent : *Ilā ḥamsah wa 'išrīn yanāyir* (Vers le 25 janvier), *Ilā ḡum 'at al-ḡaḍab* (Vers le vendredi de la colère), *al-Ġaḍab* (La colère), *al-Layl* (La nuit), *al-Qanṣ* (La chasse), *al-Bayt* (La maison), *al-Ṭayr al-Abābīl* (Les oiseaux d'Abābīl), *al-Ġum 'ah al-fāriḡah* (Le vendredi décisif), *Irḡal* (Dégage), *al-Bahḡah* (La joie), *Aṭwal laylah* (La plus longue nuit) et *The End*³⁹. Les cinq premiers chapitres ont été publiés en feuilleton dans le journal égyptien "al-Aḡbār" avant d'être intégrés dans l'œuvre complète publiée dans le même journal.

³⁹ *The End* est le titre du chapitre, écrit en caractères latins. «L'usage de mots anglais dans un titre de roman égyptien ou de chapitre est rare, mais se développe» (cf. Delphine Pagès-El Karoui, *Utopia ou l'anti-Tahrir : le pire des mondes dans le roman de A. K. Towfik*, cit., p. 6). Un tel usage pourrait être inspiré des pancartes en langues étrangères brandies pendant les derniers jours de la révolte. Ces pancartes affichaient des termes comme : *The End*, *Game over... Moubarak*, ou même *Dégage*.

Entre témoignage et autobiographie, *Ayyām al-Taḥrīr* revient sur les prémices de la révolution et raconte les dix-huit jours de la mobilisation massive jusqu'au départ de Moubarak. Ce livre retrace le quotidien de son auteur/narrateur, Ibrāhīm 'Abd al-Mağīd, pendant les deux semaines vécues parmi les jeunes "révolutionnaires" dans le centre-ville et ses artères. Le livre accorde, dans ses premières pages, une place importante à la narration autobiographique évoquant le passé de militant politique et syndical de l'auteur, au sein des formations gauchistes durant les années 1970 et 1980. En parallèle, Ibrāhīm 'Abd al-Mağīd rappelle, dans le premier chapitre, quelques événements majeurs qui, selon lui, ont accéléré l'arrivée d'un tel soulèvement populaire. Il s'agit essentiellement de la fondation des mouvements de *Kiḫāyah*⁴⁰ et du *6 Avril*⁴¹ ainsi que l'expansion des réseaux sociaux en lutte politique, notamment après l'assassinat de Ḥālīd Sa'īd⁴². La narration se concentre ensuite sur les faits, des plus essentiels aux plus triviaux. Tout d'abord l'auteur fait des allers-retours entre son domicile et Taḥrīr, mais ses déplacements quotidiens deviennent difficiles, à l'issue du « vendredi de la colère »⁴³. Il se trouve retranché chez sa belle-sœur qui habite au cœur du centre-ville. En outre, le livre consacre le septième chapitre à l'attaque atroce contre les manifestants, dite « la bataille des chameaux »⁴⁴. Il

⁴⁰ *Kiḫāyah* est un mouvement d'opposition au gouvernement de Hosni Moubarak, qui se nomme également *al-Ḥarakah al-miṣriyyah min aḡl al-taḡyīr* (Mouvement égyptien pour le changement). Ce terme en dialecte égyptien signifie "Ça suffit !", "Stop !", voire "Y en a marre !". Ce groupement politique a été créé 2004, sans statut légal de parti, par un rassemblement de militants de diverses tendances. Ils sont essentiellement opposés au projet de donner au régime Moubarak un caractère héréditaire. Les écrivains égyptiens 'Abd al-Wahhāb al-Miṣīrī et 'Alā' al-Aswānī sont des membres fondateurs du mouvement.

⁴¹ *Ḥarakat al-ṣabāb 6 Abrīl* (Le Mouvement de la Jeunesse du 6 Avril) est une formation d'opposition au régime Moubarak. Créé en 2008 par des cyberactivistes, son discours contestataire se développe auprès des jeunes égyptiens essentiellement via les blogs, les forums de discussion et les réseaux sociaux.

⁴² Ḥālīd Muḥammad Sa'īd est un jeune alexandrin battu à mort par un policier en raison de l'application de l'état d'urgence, en vigueur en Égypte depuis 1981. Son assassinat est devenu emblématique du despotisme des autorités sous Moubarak.

⁴³ Cette appellation correspond au 28 janvier 2011, soit le quatrième jour de la révolution. Il témoigne de l'implication des catégories autres que les étudiants dans la mobilisation : les ouvriers, les fonctionnaires ainsi que des milliers de fidèles musulmans qui rejoignent les manifestations à la sortie de la prière du vendredi.

⁴⁴ La scène, surnommée la « Bataille des chameaux », s'est déroulée le 2 février, soit le lendemain du deuxième discours du président Moubarak. Elle a été transmise en direct à travers le monde sur les ondes d'Al-Jazeera. On y voyait des hommes pro-Moubarak montés sur des chevaux, et des chameaux fondre sur la foule de manifestants aux alentours de la place Taḥrīr, au Caire. Ils avaient été rapidement encerclés par la foule, désarçonnés et battus tandis que leurs montures

salue le courage sans précédent des jeunes sur le front de la « bataille ». Après la victoire des “révolutionnaires”, la place Tahrīr et ses alentours deviennent les lieux sûrs où ‘Abd al-Mağīd reste manifester jusqu’à la chute du raïs. Le livre se clôt sur l’annonce de départ de Moubarak et la joie qui a accompagné cette nouvelle. Un moment longuement attendu par ‘Abd al-Mağīd et qui met un terme à sa présence dans la rue, en même temps qu’elle marque la fin du règne de Moubarak ou *The End*.

La citation de documents variés (déclarations médiatiques, passages Facebook) confronte au strict déroulement des faits les discours multiples et souvent contradictoires chargés d’en rendre compte (ceux des chaînes télévisées, des religieux, des hommes du régime, de ses amis manifestants). Le texte égrène des dates, des noms et des chiffres, il juxtapose les informations extraites de la télévision ou d’Internet tout en les commentant systématiquement. Cette œuvre apparaît donc comme un montage “subjectif” du déroulement de la révolution tel qu’il a été vécu par Ibrāhīm ‘Abd al-Mağīd. C’est pourquoi elle se distingue de l’ensemble des textes de l’auteur.

Cairo : My City, Our Revolution de l’écrivaine égyptienne Ahdaf Soueif se présente également comme une pure recomposition des faits réels.

2.2. *Cairo : My City, Our Revolution (2012) d’Ahdaf Soueif : comment l’expression du “moi” témoigne de la révolution ?*

Écrit en anglais et sorti en 2012 à Londres, le livre ne se laisse pas rattacher à un genre littéraire bien défini. Entre journal autobiographique, mémoires et documentaire, l’auteure y revisite le Caire à travers un voyage dans l’espace mais aussi dans le temps. Ahdaf Soueif s’y livre à la représentation fragmentée d’un réel quotidien, scandé par les échos de l’actualité et de la mémoire. En effet, les trois chapitres du livre ne présentent pas un récit chronologique des dix-huit jours qui ont précédé la démission de Moubarak. Maintenant la première personne comme principe de l’écriture de l’œuvre, elle recueille et transcrit de brefs débats et dialogues, des images aperçues, des bribes de scènes de son vécu au cours des journées du mouvement populaire.

Le premier chapitre « Eighteen Days » propose une sorte de récit rétrospectif en remontant à l’enfance et à la jeunesse de l’auteure tout en gardant le déroulement du soulèvement comme fil narratif conducteur. Tout au long de ses péripéties pendant la révolte, les différents lieux du centre-ville évoquent chez Soueif un souvenir ou une histoire passée. Le blocage de la corniche de Maspero⁴⁵ par quatre chars militaires, lui rappelle son tout pre-

s’enfuyaient. Une trentaine de personnes avaient été tuées, et une centaine d’autres blessées.

⁴⁵ C’est le nom de l’immense bâtiment qui se trouve sur la rive du Nil au Caire. Il s’agit du siège de l’Union de la Radio et de la Télévision Égyptienne qui est le plus ancien organisme de radiodiffusion d’État dans le monde arabe et en Afrique.

mier travail, jouer dans un feuilleton radiophonique hebdomadaire conçu pour enseigner l'anglais aux écoliers.

Le deuxième chapitre « An Interruption » marque la déception de l'auteure huit mois après la chute de Moubarak. Elle y condamne la prise du pouvoir par l'armée avec ses pratiques despotiques. La détention de quelques milliers des manifestants civils par la police militaire, les attaques des forces de l'ordre soutenues par les militaires contre deux grandes protestations pacifiques (devant l'Ambassade israélienne et devant Maspero) sont les reproches de l'auteure adressés au Conseil Supérieur des Forces Armées, qui dirigeait le pays par intérim.

Le troisième chapitre « The Eighteen Days Resumed » revient sur des moments phares de la révolte. Il s'ouvre sur le deuxième discours du président Moubarak. Une allocution très émouvante qui avait failli retourner la situation à son profit. Les émotions suscitées par la révolte éveillent chez Ahdaf Soueif des souvenirs, dont celui de sa mère. Le chapitre raconte un événement particulièrement marquant, la « bataille des chameaux ». Soueif revient en détails sur cette attaque sanglante des hommes de main du pouvoir, dits *baltagia* (*al-balṭaḡiyyah*), contre les manifestants. Une description longue et touchante évoque le début de l'attaque, les points d'arrivée des malfaiteurs aux alentours de la place et la victoire finale des « révolutionnaires ». Au gré de ses déambulations, l'auteure décrit aussi bien les micro-que les macro-événements, ses souvenirs alternant avec la réalité révolutionnaire qui tisse son quotidien au sein des manifestations de masse. À la fin de ce chapitre, Ahdaf Soueif écrit un premier article pour «The Guardian» après avoir regardé l'annonce télévisée du départ de Moubarak. Envoyé depuis le Caire, il s'y exprime un optimisme prudent quant à l'avenir du pays.

Conclusion : vers un regard distancié

Arrivé au terme de ce bilan qui demeure inexhaustif, nous proposons quelques points de conclusion. Par les histoires qu'ils racontent, par la richesse de leurs procédés, les écrits de la révolution de 2011 ont l'intérêt de faire résonner cette «subjectivité d'une époque» que Mario Vargas Llosa met en exergue lors de son travail sur le rapport entre littérature et histoire⁴⁶. Ils font de la littérature autrement : à la classique composition des romans depuis la *Nahḍah*, ils préfèrent la formule du document, du récit personnel, du témoignage.

Ce bâtiment a été ainsi nommé en hommage à l'archéologue français Gaston Maspero qui fut le président du Conseil des antiquités égyptiennes.

⁴⁶ M. Vargas Llosa, *La vérité par le mensonge*, dans Id., *La vérité par le mensonge*, traduit de l'espagnol (Pérou) par A. Bensoussan et A.-M. Casès, Gallimard, collection Arcades, Paris 2006 (1^{er} éd. 1992), pp. 9-25.

Or le choix de contraindre le lecteur à adhérer à la version et à la vision de l'auteur – sur l'événement et sur le déroulement qu'il met en scène – prescrivent les textes d'*Ayyām al-Taḥrīr* et *Cairo : My City, Our Revolution* dans un dogme de la vérité qui pourrait restreindre la lecture au lieu de la relancer. Les deux œuvres précitées se dessinent alors comme un discours largement utopique, dans la mesure où les textes et la lecture qu'ils offrent résident moins dans la vérité des lignes narratologiques que dans les signes hautement symboliques qu'ils montrent. En outre, la fusion entre réalité et spiritualité produit une dimension mystique qui pourrait nuire à l'aspect "témoignage" prétendu dans les avant-propos. Il ne faut pas s'étonner que la place Taḥrīr, largement privilégiée par les auteurs, mais encore les autres lieux soient des espaces de réalisations surnaturelles ou du versement du sang des "martyrs". Des messages emblématiques de l'appui de la Providence avec l'effort révolutionnaire.

Si les textes abordés précédemment sont retenus en tant qu'exemples, un nombre important de titres publiés, notamment en 2011 et en 2012, viennent l'enrichir. Loin de représenter un phénomène isolé, les écrits sur la révolution égyptienne montrent qu'une nouvelle voix désormais audible a fait son apparition au sein de la littérature égyptienne contemporaine. Une tendance, voire une aspiration, qui est à la recherche de formes d'écriture nouvelles qu'elle n'hésite pas à mêler aux formes traditionnelles.